De loin déjà, dès que vous apercevez

les premières traces de la guerre, tout commence à ressembler aux films américains. Vous avez l'impression d'avoir vécu cette expérience des milliers de fois, cliché après cliché, l'un plus banal que l'autre, tous fastidieux, s'il n'y avait pas l'embarrassante attente de rencontre avec les victimes, qui ne sont ni des poupées, ni des acteurs.

L'administration militaire qui vous accrédite et décide si et quand vous montez dans un avion, est stricte et désagréable, comme vous vous y attendiez. Mais lorsqu'enfin vous montez dans cet avion et que vous rencontrez de vrais soldats, ceux-là sont immanquablement simples, décontractés et sympathiques.

L'avion lui-même est un symbole de l'esthétique guerrière qui fascine tant d'intellectuels, vraisemblablement à cause de cette atmosphère de virilité, ou parce qu'ainsi, ils ont l'impression de sortir des formes monotones de la vie civilisée et d'atteindre la vie authentique.

De l'authenticité à la pauvreté d'esprit, il n'y a qu'un pas imprudent. L'avion est bruyant, inconfortable, ses entrailles menaçantes, les paquets qu'il transporte – des tonnes de riz et de farine – laissent entrevoir un monde de risques et de privations.

Tout empeste – et ce pressentiment ne vous trahira pas – le répugnant snobisme des gens gâtés : la recherche de l'aventure, la défiance du danger, le faux-semblant du courage, même s'il vous arrive de rencontrer des gens qui essaient, pour de bon, de mûrir au travers de l'expérience de la guerre. A ceux qui sont sincères, je réponds sincèrement que je ne crois pas à ce raccourci.

Une fois arrivés à l'aéroport de Sarajevo, vous êtes envahi par un sentiment diamétralement opposé à celui auquel vous vous attendiez : vous n'êtes, d'aucune façon, en contact avec une vie authentique dans laquelle les balles et les destructions auraient aboli les barrières de la civilisation, vous sentez, au contraire, que vous êtes totalement en dehors de la réalité, qu'il s'agit d'un jeu de mauvais goût dans des décors artificiels. La guerre n'est pas plus authentique que ne le sont les séries télévisées. Sur la piste de l'aéroport, les soldats de l'ONU transportent un blessé bandé à la hâte, des taches de sang ont coulé sur vingt mètres. Il avait essayé de fuir Sarajevo en traversant, de nuit, la piste de l'aéroport. Le succès de l'opération dépend de ce qu'un sniper, disposant d'équipement à infrarouges et de détecteurs thermiques permettant de repérer un homme derrière un obstacle, soit endormi ou non à cet instant.

Vous vous engagez ensuite dans des passages que forment d'innombrables sacs de sable – saleté et poussière – puis dans un petit tunnel qui est déjà Sarajevo, parce que c'est là que vous passez le contrôle de la douane militaire qui vous abandonne ensuite à votre destin saraïévien, à l'entrée duquel les Français ont cloué la plaque indicatrice bleue "Avenue des Champs-Elysées". Au sortir de cette allée, vous pénétrez dans l'enfer.

Ce n'est pas encore la ville, mais vous sentez son souffle sur votre visage, quelque chose comme la proximité d'une bête affolée. Deux sentiments se livrent combat pour votre âme : l'indignation, si vous vous laissez aller à l'enthousiasme combatif d'un "engagement", ou alors l'irrépressible besoin de pleurer, si vous vous isolez pour vous concentrer sur les impressions qui vous assaillent de toutes parts. Dans l'air au-dessus de Sarajevo, il y a une tristesse mal définie, un trop plein de larmes qui se cherchent des géniteurs, – voici quelque chose que les films de guerre ne savent pas dépeindre. Je ne sais pas si ce sont ces mêmes "corbeaux noirs" qui, le bec en sang, errent au travers de toutes les batailles où qu'elles soient, toujours est-il que là, immédiatement, pendant que vous attendez le véhicule blindé qui va vous transporter jusqu'à la ville, vous êtes happé par une volée de corbeaux crieurs qui se comportent en permanence comme si quelqu'un venait de les effrayer. Ils ne m'ont plus quitté. Oiseaux déplaisants et moches, même débarrassés de ces associations menaçantes que provoquent leur couleur et leur voix plus méchante que maléfique. Pas un seul pigeon ni une tourterelle, qu'on trouvait partout en cette période de l'année. Plus tard, les Saraïéviens me donneront l'explication : les pigeons ont été mangés dans les premiers mois de guerre (chasse préhistorique : le piège, un tamis soulevé d'un côté par un bout de bois qu'on tire par une ficelle), quand ce ne sont pas les bombes qui les ont décimés dans les rues et les jardins. Une soupe de deux pigeons avec un peu d'herbe de la cour nourrit une famille de cinq personnes.

Plus de chats. Quelques chiens abandonnés. Seul l'écrivain Marko Vesovic, comme s'il n'en avait pas assez du bruit et de la faim, a adopté un chien turbulent et affamé. "Il mange la même chose que nous, c'est-à-dire rien. Et puis, vu ce qu'il lui arrive, il n'aboie pas tant que ça."

La périphérie est détruite au-delà de l'imaginable. Sur un espace de plusieurs kilomètres, les murs pelés et noircis témoignent qu'il y avait là des bâtiments en rangs serrés. Comme après un cataclysme. Ça aussi, vous l'avez vu au cinéma, comme l'image de ce qui reste après les guerres réelles ou imaginaires. Et vous voilà confronté au problème que vous

essayez de résoudre avec peine à chaque pas à Sarajevo : ici, il n'y a pas eu de guerre. Il n'y a eu qu'une armée terriblement suréquipée qui a bombardé, des mois durant, des bâtiments civils jusqu'à ce qu'il n'en reste que pierres sur pierres.

Vous saviez qu'il n'y avait plus d'allées, mais vous ne pouviez pas deviner à quoi ressemble une rue jadis bordée d'arbres. Artificiellement élargie, les trottoirs repoussés, écartelée. Et les trous dans les murs renforcent le sentiment d'une nudité obscène.

Le centre ville est moins touché que vous ne l'aviez cru. Seuls les bâtiments en vue ont été brûlés, tours ou symboles de la ville tels que l'hôtel Europe, la Bibliothèque, la Poste... Les immeubles d'habitation n'ont pas été systématiquement bombardés. Tous, sans exception, ont été touchés, chacun a reçu au moins un obus, les fenêtres ont volé en éclats, mais ça reste tout de même des immeubles et non des squelettes noircis.

Le sentiment qu'éveillent les grandes ruines est difficile à décrire. L'hôtel Europe, d'abord brûlé par les obus, a été pillé ensuite par les mafias locales : les couverts d'or n'ont pas été "aspirés" par les Serbes. Dans les ruines, comme dans les églises, le noir est plus dense que l'ombre ordinaire mais, à la différence de celle de l'église, la fraîcheur n'y est pas agréable – alors que la journée est chaude – elle vous ferait plutôt frissonner. Vous sentez, plus que vous ne le savez, que vous n'êtes pas en présence d'une ruine quelconque, mais au cœur d'un mal vivant. Tout est "béant", tout n'est qu'écrin pour "l'horreur et la terreur" où on pourrait invoquer les esprits. Une épouvante insoutenable parce que totalement inexplicable. Elle ressemble aux cauchemars de la petite enfance. Sans trop se fatiguer, la providence s'est moquée des destructeurs : sur un mur, une frise est restée intacte, sur laquelle des petites filles, jupettes en corolle, se donnent la main. Lentement, vous prenez conscience qu'aucune pensée, aucun mot ne peut expliquer ou même refléter, la tragédie de Sarajevo. Quoi que vous pensiez, vous n'y êtes pas. Bien pis, vous sentez que vous mentez, ou que vous trahissez, que vous êtes mêlé au crime. Crime parfait, ou mieux encore, perfection du crime : dominant, omniprésent, inexplicable, implacable.

La Bibliothèque est toujours le plus beau bâtiment de Sarajevo. Il n'en reste que la façade, mais la ruine – piliers de marbre qui ne soutiennent rien, courants d'air et déferlement de lumière dans des espaces vides, grands et artificiels – est impressionnante. A l'intérieur, ses entrailles ouvertes de haut en bas, les morceaux d'étages restent accrochés aux murs ; en prenant votre élan, vous pouvez grimper jusqu'au premier étage, et vous y promener avec précaution. Au beau milieu d'un mur inaccessible, une porte fermée, comme dans un décor de théâtre de l'absurde. Un paradis pour les enfants. Au-dessus de l'immense salle, les plaques de cuivre du toit, défoncées. Un vitrage est resté intact. La rampe qui séparait l'escalier en deux, large d'environ trente centimètres, est toujours là, au milieu de la pièce, alors qu'il n'y a plus une seule marche. Je tombe sur deux garçons. L'aîné, Bakir Drobac, neuf ans, me raconte qu'il se laisse glisser le long de la rampe haute d'au moins sept mètres. S'il perdait l'équilibre, à coup sûr, il se romprait le cou. Mais les enfants de Sarajevo ne meurent pas de perte d'équilibre.

Depuis deux semaines, c'est le calme relatif, juste quelques obus et les francs-tireurs "toujours à l'œuvre", et néanmoins, dans toute la ville vous êtes accompagné par cette incroyable impression d'un silence malsain et artificiel. (Toute aussi malsaine et artificielle est la nuit de Sarajevo, dès huit heures du soir, plus noire qu'une nuit dans la forêt, comme si le poids des pierres mortes l'accablait au-dessus de vous.) Il y a bien divers bruits, surtout des tirs, mais comme ce sont des bruits auxquels vous n'êtes pas habitué, ou du moins pas en ville, il se peut qu'ils attaquent les tympans dans une région intacte, où la conscience ne s'attend pas à un son. De l'autre côté, les bruits habituels de la ville manquent, il n'y a pas d'autos, pas de rumeur, d'échos de pas, de cris d'oiseaux, et c'est comme si des fenêtres béantes et des trous d'obus, le silence vous assaillait, car là, inconsciemment, c'est aux voix humaines que vous vous attendiez. C'est comme si le silence naissait d'une attente trahie de la rencontre avec la vie : l'habitude de la ville fait que l'attention se précipite au devant des voix et des pas, mais elle retombe dans le vide, comme si elle étreignait des fantômes.

Le centre historique de Bascarsija est éternel. Dès l'arrêt des bombardements, les commerçants réparent et, tant bien que mal, font ressembler leurs échoppes à ce qu'elles étaient auparavant. Encore faut-il arriver avant les pilleurs. Une seule journée un peu plus calme, et quelques boutiques rouvrent leurs portes. Plus vous vous éloignez du centre, plus la tension monte, même s'il n'y a pas de bombardements. Il y a davantage de maisons détruites, leurs plaies béantes semblent être de fraîche date, vous sentez une vraie hémorragie... A proximité de la principale ligne de front, vers la place des Héros, on a barré d'une bâche la rue large d'une dizaine de mètres, précisément sur la ligne de mire des Serbes. De ce côté-ci de la bâche, on a sorti de terre un tuyau d'eau, on remplit des seaux, les femmes lavent le linge, les enfants barbotent dans la boue, le tout avec des tressaillements et des mouvements crispés : une balle perdue peut vous toucher à travers la toile. Les Serbes sont à une centaine de mètres, de l'autre côté ; n'était-ce la peur des représailles, on pourrait leur jeter des pierres.

Etranges également, les caves et les pièces bénéficiant d'une position particulière et de l'absence de fenêtres, choisies comme abris. Il y a toujours un poêle et des tapis pour s'asseoir. C'est très chaleureux, feutré, intime. Une malsaine sensation de sécurité dans un environnement terriblement exposé. Quant on vous dit que ceux qui passent deux jours dans un tel abri deviennent incapables d'affronter la rue, vous en comprenez immédiatement les raisons. Une si douce illusion de sécurité ne peut plus être échangée contre une réalité aussi risquée. Il y en a qui n'ont jamais quitté leur abri ou leur appartement depuis le début de la guerre. La roulette de la rue est insoutenable, ou enivrante. Parce qu'il y a aussi ceux qui n'ont pas quitté la rue depuis le début de la guerre.

Plus vous êtes vieux et plus vous avez peur de la rue. Dans les abris, il y a des gens âgés, mais vous n'y trouvez pas ceux qui d'habitude les accompagnent dans les récits des horreurs de la guerre : les femmes et les enfants. Et c'est là que j'ai découvert le premier détail qui se dérobe aux clichés de guerre. Les parents ne se sacrifient pas toujours pour leurs enfants. S'il faut sortir pendant les bombardements, rarement les parents se déplacent,

ils envoient leurs enfants. L'instinct maternel et paternel réapparaît quand le danger est direct, mais il semble que, dans l'atmosphère de risque et de menace, plus la personne est âgée, plus elle se replie dans un coin.

Les pelouses ont été transformées en potagers ou en cimetières. Entassés par centaines, tombe contre tombe, sur une petite pelouse, seulement des noms et des prénoms, les années de naissance et de décès. Tous ont autour de vingt ans, tous ont péri en 1992-1993. Ils sont musulmans, bien que je ne doute pas qu'il n'y ait de telles pelouses serbes et croates. La journée est calme et ensoleillée ; ça et là, à côté des tombes se tiennent les parents immobiles, comme pétrifiés devant le secret du mal. Les premières lignes serbes ne sont qu'à quelques centaines de mètres. Vous êtes conscient que vous ne comprenez pas et qu'il n'est pas donné au cerveau humain de comprendre le drame de Sarajevo. De temps en temps, le cœur comprend quelque chose, mais l'angoisse découle précisément de cet abîme entre le cerveau et le cœur ; c'est là que se cache le secret de la bêtise et du crime dans lesquels se renouvelle la source des souffrances et des traumatismes futurs. Irrésistiblement, tout ressemble à un jeu d'enfants. Tout se déroule dans un espace plus petit que celui que vous aviez imaginé, entre des hommes qui, le plus souvent, se connaissent bien. A vol d'oiseau, les lignes serbes sont à cinq cents mètres du centre. En voiture, vous êtes sur le front en cinq minutes et, abrité par une maison, vous revoyez la ville dans la même perspective que les Serbes qui se trouvent, à certains endroits, à cinquante mètres au-dessus de vous. Vous avez l'impression que vous pourriez arrêter la guerre là, à l'instant, en sortant et en disant aux hommes là-haut : "Mais arrêtez donc cette connerie !".

A Sarajevo, l'incrédulité vous envahit par vagues, à tout instant, elle donne naissance à ce sentiment étrange qui ne vous quitte jamais : que vous vivez en dehors de la réalité, qu'entre vous et la vie il y a comme un écran de cinéma qui filtre tout ça, qu'il faudrait déchirer le voile, ou se frotter les yeux, pour enfin se réveiller et qu'alors tout irait bien... En dix-huit mois de guerre, les Saraïéviens ne s'y sont pas davantage habitués. Parmi eux, combien ont perdu la vie en s'exposant imprudemment

au moment où il leur avait semblé que tout cela n'était qu'un rêve ! En parlant avec les gens de Sarajevo, vous avez l'impression qu'il sont incroyablement naïfs. Aujourd'hui encore – triste preuve de leur grandeur d'âme – ils ne comprennent pas l'essentiel : que des gens normaux, qui souvent les connaissent, avec lesquels, pendant des années, ils étaient amis, visent impitoyablement, à quelques centaines de mètres de là, leur front, leur femme, leur père, leur mère, leur enfant. Pas dans un instant de folie, au cours d'une journée d'orgie, ou d'une semaine convulsive, mais sobres, concentrés, obsédés par leur but et la précision du tir, sans répit depuis bientôt six cents jours et six cents nuits. Un homme innocent ne peut comprendre, même si ses proches tombent autour de lui, qu'une telle punition puisse être froidement exécutée.

La naïveté des Saraïéviens, qui est, peut-être, une des causes importantes de leurs souffrances, n'égale que leur degré d'innocence. Ceci explique, en partie, l'inexplicable absence de haine. Du moins chez les habitants du centre ville. Les Saraïéviens eux-mêmes m'ont dit que c'est différent à la périphérie et chez les "nouveaux arrivants". Il se peut que je n'aie rencontré que de vrais Saraïéviens.

Ils haïssent les institutions, mais pas les gens, ni les peuples. Autant que les politiciens de Belgrade et de Zagreb, ils haïssent d'ailleurs leur propre pouvoir qu'ils soupçonnent de penchants extrémistes. Il pardonnent, vraisemblablement parce qu'ils n'arrivent pas à comprendre que les hommes, les individus – car en fin de compte, c'est un individu qui tire sur la gâchette – puissent les exterminer ainsi, sans raison aucune. Ils se trompent, bien que leur aveuglement soit le sentiment le plus beau, le plus digne, le plus humain que les Balkans aient enfanté. Je suppose qu'ils seront accablés – et c'est alors qu'ils ressentiront de la haine – une fois la guerre terminée, quand ils verront de près des hommes qui les avaient guettés depuis les collines. L'innocence naïve des habitants du centre reste pour vous une énigme autant que les sentiments des Serbes sur ces hauteurs.

C'est l'image la plus poignante que j'ai rapportée de Sarajevo, et probablement la seule que l'homme appréhende difficilement, car, par ailleurs, la guerre n'est qu'une suite

d'événements et de sentiments à ce point infantiles que tout ce qui s'y déroule semble être engendré par la vision d'un imbécile. J'évoque l'image de Sarajevo que vous avez en montant à proximité des premières lignes de front, telle qu'elle apparaît aux Serbes. Juste au-dessus de vous.

Vous pouvez rester longtemps là-bas, mais vous serez incapable de formuler autre chose que : "C'est impossible, c'est tout de même impossible !" repris sans fin, ne s'adressant ni au vide au-dessus de vous, ni aux gens de Sarajevo, mais à vous-même et à tout ce que vous avez cru savoir sur la psychologie humaine.

Libe, le meilleur policier de Sarajevo, l'homme fort et honnête et comme tel, menacé de toutes parts, savait où il m'a conduit. Il me dit à présent, en montrant la ville de sa paume ouverte : "Tiens, voilà ! Que puis-je te dire de plus ? Maintenant, tu as tout compris." Oui et non.

Le centre ville tient dans votre main, vous pouvez dévaler le chemin entre les maisons en moins de dix minutes. Vous voyez les gens à l'œil nu, à l'aide d'un sniper, vous les reconnaissez. Il vous semble qu'avec un lance-pierre, vous pourriez atteindre le centre et toucher à la tête qui vous voulez.

Il n'est pas facile de tirer sur les innocents. Hormis les malades, rares sont les hommes qui tuent de sang-froid. Même les terroristes doivent être soumis à un entraînement spécial. Une des règles qu'on leur enseigne est de ne pas regarder la victime en face, jamais dans les yeux, et autant que possible, de tirer sans réfléchir. Ce "sans réfléchir" ne s'acquiert qu'après un long entraînement, car le cerveau humain est un organe allègre et enjoué, et non un simple mécanisme. "Sinon, disent les experts, il y a toujours le risque que la main du tueur ne tremble, qu'il ne renonce, ne défaille". Le risque que l'homme ne se réveille dans l'homme. Ce risque est devenu tellement minime chez les tueurs serbes qui encerclent Sarajevo que j'étais prêt à tout pour en rencontrer un et lui poser, avec une enfantine et irrépressible curiosité, cent fois la même question : "Comment peux-tu ?".

Le sniper permet au tireur de distinguer l'âge et le sexe et pourtant, il tire sans discernement.

Ces cinq cents mètres relient les victimes innocentes que

vous voyez à l'œil nu, qui aujourd'hui encore refusent de comprendre, de dire que ces hommes qui tirent sur elles ne sont que des bêtes, et ces bêtes qui ne veulent pas de la miséricorde de leurs victimes, parce qu'elle les obligerait à redevenir des hommes, en ouvrant devant eux l'infini sentier de la rédemption et de la honte. Ce n'est pas une tragédie, mais un mélodrame. Je comprends Proust qui disait que dans la réalité, le sadisme est le seul fondement du mélodrame.

Là, dans ces cinq cents mètres qui séparent les snipers et leurs victimes, voisins d'hier, que même à présent, rien ne sépare ni ne distingue, se cache quelque chose de tellement important que vous voudriez le connaître, même au prix de votre vie. Vous avez l'impression que quelque détail crucial vous échappe, quelque souvenir qui vous permettrait de reconstruire l'ensemble de l'histoire. Le désir vous prend de redescendre dans la ville, de vous replonger attentivement dans ces quelques visages que vous croisez – qui sont prêts en toute naïveté, peut-être même prédestinés, à embrasser la balle – de rentrer dans les ruines et, une fois de plus, en rasant les murs, de rechercher les causes de l'horreur et de l'angoisse qui vous étreint, puis de revenir, par le même chemin, jusqu'à la première ligne, en scrutant bien chaque détail et de répéter cette opération plusieurs fois, à l'infini s'il le faut, jusqu'à ce que vous ayez trouvé ce maudit détail qui vous échappe, qui vous aiderait à reconstruire l'illusion de la vie, détail qui, sans aucun doute, ne peut être ni exprimé ni expliqué, mais qui doit faire partie de la nature humaine... Il se peut que l'intelligence et même la conscience nuisent à cette sorte de révélation, qu'elle ne peut apparaître qu'au travers d'une transe, d'une folie, ou d'une réduction radicale aux instincts bestiaux. Quelque chose qui dépasse les explications politiques, les idéologies et les religions, les peuples et la civilisation, – tout semble tellement ridicule pendant que vous revoyez Sarajevo sur la croix de la lunette des snipers – comme s'il s'agissait, en effet, d'un ricanement de la nature humaine.

Et ce sentiment d'être floué ! Parce que vos connaissances, votre expérience, vos capacités, sont à ce point insuffisantes pour comprendre une situation aussi simple, qui tiendrait dans la paume de votre main, sa vérité qui est là, immédiate, derrière

la mince membrane... Alors, vous devez avoir vécu à tort et stupidement si, à présent, lorsque c'est le plus important, vous ne comprenez rien. Et avez-vous seulement vécu ?

Aux gens de Sarajevo, il ne faut apporter que des cadeaux de luxe qui ne servent pas au maintien de la vie, mais à son ornement : les cigarettes, l'alcool et les parfums. Une amie, une journaliste qui comprend ça, avait apporté à Sarajevo une valise pleine de beaux parfums, accompagnés de messages écrits des plus grands parfumeurs, qui étaient gratuitement envoyés aux femmes de Sarajevo. A l'aéroport de Zagreb, une femme douanier n'a pas laissé passer ce bagage, même après que la journaliste lui ait montré tous les documents attestant de son voyage à Sarajevo. Elle les a rapportés à Paris. Les *Reporters sans Frontières* s'en sont chargés et les somptueux parfums parviendront tout de même aux femmes auxquelles ils étaient destinés. Mais il ne me semble pas que ça révèle un maillon dans la chaîne de cruauté qui encercle Sarajevo.

Les Saraïéviens n'aiment pas qu'on leur offre de la nourriture et qu'on les invite à déjeuner. Ils savent que vous savez qu'ils ont faim et que vous voulez les nourrir. Dans le centre de Zagreb, j'ai rencontré deux mendiants, à Paris, je trébuche sur eux, à Sarajevo, il n'y en a aucun, hormis ces enfants qui volent et arrachent, plus qu'ils ne mendient, des conserves et des cigarettes aux soldats de la Forpronu.

Davantage que sur la défense militaire, les Saraïéviens se concentrent sur la résistance spirituelle ; de toutes leurs forces, pour ne pas être réduits à l'état de bêtes. Cet ultime effort, le plus humain, surhumain, explique leur aspect actuel, leurs regards trop aimables, leurs gestes trop doux (peut-être que le brusque amaigrissement y est pour quelque chose), leur comportement, leur tolérance, leur refus de la haine envers l'ennemi et leurs tentatives d'organiser une vie culturelle à Sarajevo. Elle m'est apparue pitoyable, ce besoin de culture comme le plus artificiel, et ce n'est pas un hasard si des tas d'artistes et de penseurs occidentaux s'y accrochent, eux qui savent que le manque de talent est occulté dans un contexte de guerre, c'est-à-dire, qu'il est pardonné.

Mais, il y a une autre forme, authentique et bouleversante,

de ce refus d'être réduits à l'état de bêtes : le désir, plein de malice et de gouaille, de se détendre un peu et de retrouver l'art de vivre que sont les petites joies, les amourettes, les plaisanteries, et tout ce qui s'y rattache. Les Saraïéviens luttent pour le droit au sourire et à la fête. Et vous êtes incapable de dire ce qui vous attriste le plus : cet effort pathétique de la ville pour retrouver une vie souriante, ou bien les visages figés des parents et des familles dans les cimetières. En tout cas, l'un n'est pas offensant pour l'autre, ce sont là deux aspects de la même douleur, mais celui du sourire "malgré tout" est plus douloureux et plus effrayant. Dans ce sourire, on entrevoit le miracle de l'exploit héroïque, l'unique, sans doute, dans les guerres yougoslaves.

Les Saraïéviens ont honte de leur misère devant laquelle ils sont moins coupables que Dieu lui-même. Honteux de ne pas avoir d'eau ni de courant depuis plus d'un an, de ne pas avoir à manger, à boire, à fumer, de ne pas pouvoir se changer ni sortir dans la rue, de crever comme des lapins, de ne pas pouvoir voyager, de se trouver dans une situation pire que celle de n'importe quel autre homme sur la terre. Honteux d'avoir de mauvais réflexes devant les balles.

Honteux lorsque vous entrez dans leurs maisons, lorsque vous voyez leurs abris, chambres, cuisines, réfrigérateurs, celliers, toilettes. D'habitude, ils ne disent rien, ils écartent les mains d'un geste impuissant, ils essayent d'en rire, en espérant que vous comprendrez, ils tentent de vous aider en vous cachant l'horrible vérité de leur vie. La ville ressemble à une jeune fille violée qui a honte de sa nudité devant les violeurs, les complices, les voyeurs, devant tous ceux qui pourraient découvrir ça, et, au nom de l'ordre et de l'honneur, la condamner et la rejeter.

Sans arrêt, vous avez de terribles regrets à Sarajevo, vous ne comprenez ni pour qui, ni pourquoi, l'humour noir et la rapidité des événements ne pouvant pas vous débarrasser un seul instant du chagrin qui, tour à tour, vous nargue, vous envahit, et finit par vous prendre à la gorge.

Je me rappelle le dicton, "il est facile de faire rougir un héros". De même pour un homme bon et sensible. Ce n'est pas uniquement son déshonneur qui le rend honteux, mais également

le vôtre, il a même honte en entendant que quelque part quelqu'un a fait quelque chose d'indigne. Il a honte au nom de sa race et de son espèce. Alors que la racaille, à défaut de honte devant son propre déshonneur, ne ressent que la crainte d'être prise. Les Saraïéviens sont honteux de leur innocence. Ils ont honte de la trahison des autres, et ils dissimuleraient volontiers leurs souffrances, rien que pour décharger ceux qui les ont trahis, quittés, abandonnés. Et à cause de ça, je ne conseille à personne d'aller à Sarajevo. Inévitablement il sera confronté au plus pur sentiment de honte de gens forts et courageux, d'une honte qui comme un éclairage spécial, transfigure les visages, qui est la lumière de Sarajevo, et cette honte, transformée en une insupportable mauvaise conscience, l'accompagnera à jamais. Il se peut que, face au monde entier, cette honte supérieure des Saraïéviens soit la plus perverse des vengeances.

Paris, automne 1993